

MARTOR



Title: “Je crois à ma façon – la pratique du pèlerinage dans la Roumanie contemporaine”

Author: Mirel Bănică

How to cite this article: Bănică, Mirel. 2010. “Je crois à ma façon – la pratique du pèlerinage dans la Roumanie contemporaine”. *Martor* 15: 83-94.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-15-2010/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Je crois à ma façon – la pratique du pèlerinage dans la Roumanie contemporaine

Mirel Bănică

Pourquoi précisément ce sujet-ci? Dès le début, j'avoue que la manière dont les télévisions et les autres médias roumaines présentaient le sujet des pèlerinages, comme un mélange unique entre scandale et attitude pieuse, tout servi sous un fond d'odeur de *sarmale*, *mititei* et désordre, m'a attiré. Après avoir commencé à faire les premiers pas dans la recherche du sujet, l'ambiguïté de la sémantique pèlerine, la distance qui existe entre le pèlerinage comme héritage primaire du christianisme et le pèlerinage en tant que pratique religieuse, m'ont vraiment captivé. De même que les différences existantes, importantes, entre la pratique du pèlerinage dans le monde catholique et celui orthodoxe.

Suivait ensuite le désir d'aller sur le terrain, d'y trouver sur place, ce qui incite des milliers ou des dizaines de milliers de gens d'attendre des heures, affronter la pluie, le vent, la fatigue, les hommes politiques et d'autres obstacles seulement pour se retrouver, soit-il pour quelques secondes, en contact avec les reliques des saints. Se combler de *baraka*, le souffle divin des reliques, selon l'expression des chrétiens coptes d'Égypte.

Au fur et à mesure que notre étude avance, je me rends compte qu'au-delà des apparences trompeuses, le pèlerinage chrétien, tel qu'il en est pratiqué aujourd'hui, constitue une forme

d'implication et une pratique religieuse paradoxale. Les pèlerinages survivent assez bien et le nombre des pèlerins augmente chaque année. Pourtant, représentent-ils aussi une forme de rendre individuel une pratique religieuse? Le problème n'est donc celui de croire mais de croire ensemble. Ce que je veux dire c'est que derrière le pèlerinage et son image impressionnante à première vue, se cache une dynamique forte complexe de la croyance et du rapport entre la religion et la modernité. Le pèlerinage constitue tant la ressource que le moyen d'analyse de la manière dont on **croit** aujourd'hui.

Je raconterai l'histoire d'une recherche de terrain menée pendant trois jours à Iassy, en octobre 2009, lors de la fête patronale de la Sainte Pieuse Parascève. Pourquoi Iassy et pourquoi Parascève? Parce que vu son ampleur, âge et importance, ce pèlerinage est un des plus renommés du monde orthodoxe roumain. Il accomplit aussi le rôle de chaîne de dialogue religieux et œcuménique entre l'espace slave et la Transylvanie, la preuve étant les groupes de moines Bulgares et Russes qui voyagent en pèlerinage, que la foule des pèlerins du nord et nord-est de Transylvanie.

Quand j'ai commencé à rédiger les lignes ci-dessous, j'ai voulu tenir compte de plusieurs questions, dans le but d'identifier la logique du fonctionnement d'un pèlerinage. En voilà

quelques exemples : qui sont les pèlerins ? Comment se construit-on l'identité du pèlerin ? Quelles sont les relations entre les pèlerins et le milieu dans lequel ils se manifestent ? Peut-on parler d'une ethnographie du pèlerinage, qui englobe l'analyse du système des objets emmenés par le pèlerin, son vêtement et sa nourriture, jusqu'aux objets qu'il abandonne ? Enfin, j'avoue que j'étais fasciné par la fameuse ligne, celle qui naît en effet, au bout de l'attente du **pèlerin**.

Le 13 octobre 2009, 05.30h du matin

Je me trouve sur le quai de la Gare du Nord, en attendant le train pour Iassy. Dans la lumière faible du matin, j'aperçois de petits groupes, de cinq ou six personnes, bien vêtus, avec des sacs, des sacs à main ou en plastique. Ils se parlent beaucoup, ils échangent des verres pleins de café. D'autres groupes sont composés de deux ou trois personnes, vêtues en noir. Assurément, il s'agit des moines provenant des monastères auprès de Bucarest. Ceux derniers attirent comme un aimant d'autres personnes présentes sur le quai, qui essaient spontanément de lier un dialogue avec les moines, tout en demandant des conseils et des informations. Je me demande, même maintenant, au début de mon voyage, s'il y a une manière spécifique qu'un «pèlerin» s'habille.

Je saisis l'abondance des gilets matelassés, des bonnets en laine, des foulards, écharpes, etc., même si la température n'était pas si basse. Je m'assis sur une chaise en plastique rouge brûlée au briquet, dans l'attente du moment où la garniture du train entrera dans la gare. Juste à côté de moi, deux dames, environ 60 ans, viennent de boire leur café d'un gobelet en plastique et fument avec avidité le premier cigare du jour, tout en regardant l'arrivée du train international Vienne-Bucarest dans la gare. Elles discutent sur le malheur de la perte des bagages et médicaments quand on part en voyages internationaux et en pèlerinage. Dans le terrain, en Iassy, les deux angoisses, les bagages et les médicaments,

reviendront d'une manière obsessionnelle dans les discussions de ceux qui m'entouraient. Un autre groupe, plus nombreux, prend naissance spontanément dans le voisinage. Ils semblent être des professeurs ou des médecins récemment retraités qui désirent réjouir davantage de la liberté et la mobilité ainsi acquises. *Après minuit, le 14 octobre, des miracles se produisent*, affirme tout à fait convaincue une personne de sexe féminin de ce groupe. Elle avait participé aussi l'année précédente au pèlerinage et maintenant elle donnait des conseils à tous ceux qui en voulaient l'écouter. *Quelles merveilles, exactement?* demande-je au-dessous du regard incisif et contrariée de cette dame, tout en prenant contact avec la première difficulté de ce terrain de recherche si particulier : l'essai de se placer en dehors d'une situation sociale donnée, en même temps qu'on essaie d'établir un contact avec les individus questionnés. La dame en cause échange brusquement le registre, détourne la question, en me disant qu'elle n'a jamais eu des problèmes de santé, en me regardant ensuite avec un mélange d'étonnement et pitié, tel un petit pauvre d'esprit.

Dans le train

A première vue, le train semble être un « rapide » tout comme les autres, les pèlerins commencent à faire sentir leur présence plutôt discrètement. Assis au bout du wagon, je discute avec le chef du train, un homme âgé de 45 ans; détaché de la régionale CFR Galatsi, qui ressent le besoin de me dire *qu'il est croyant, mais pas bigot, comme une partie de ceux-ci... Moi je suis chef du train, mais je n'appartiens pas à cette régionale. Les pèlerins sont ainsi, comment dirai-je, des gens pauvres. Il ne faut pas regarder leur billet afin de les reconnaître. Le train n'a qu'un seul wagon supplémentaire pour cet événement, la presse, elle en beaucoup exagère. CFR n'a pas d'argent pour plus de trains. Pour la presse, le pèlerinage c'est comme une cuillère de miel pour les moustiques, ils s'y jettent tous*. Ensuite, tout

d'un coup, il s'arrête, regarde de tous côtés comme s'il voulait s'en assurer qu'il n'y avait personne autour de lui et dit, d'une voix basse, telle un mystère : *Vous voyez, prenez soin là, en Iassy. Il y a beaucoup de sorcières qui y vont. Il accentue artificiellement le mot "y", en penchant la tête d'une manière complice.*

Au fur et à mesure que le train avance sur le plateau de Moldavie, les portables de ceux qui m'entourent se mettent à sonner. On donne et on reçoit des instables et des diptyques grâce à ces merveilles de la technologie. La plus intéressante discussion pendant ce voyage, je l'ai eue avec un groupe de quatre femmes assez âgées de la campagne. Elles sont montées dans le train de la gare d'Adjud, ville située au sud de la Moldavie. Elles portent des fleurs fraîches de jardin, du basilic vert, des bougies, diptyques, argent « pour les plus pauvres », des vêtements chauds, nourriture – tout l'inventaire du pèlerin. La discussion qu'on mène est très libre, elles m'ont pleinement accepté dans leur groupe, je reçois beaucoup de conseils concernant l'organisation de mon pèlerinage, comment faut-il m'habiller, m'en conduire. Malheureusement, le dictaphone sur lequel j'ai enregistré notre discussion trouva son fin court-circuité et plein d'eau de la pluie diluvienne qui tomba cet après-midi-là. Les grands-mères d'Adjud ont toutes des enfants et des neveux émigrés en Italie. Pour eux, le pèlerinage à la Sainte ne les importe plus, et ils ne se rendent dans le pays que lorsqu'il advenue, affirment-elles avec tristesse. Les Hommes politiques qui viennent en Iassy sont conçus comme une fatalité, *une épreuve que la Sainte nous fait subir chaque année.* Celles-ci ont été leurs justes paroles, sans aucune trace de dissimulation. J'apprends aussi qu'avant 1989 la *Milice* (la police du régime communiste) n'empêchait pas le déroulement des pèlerinages pourtant elle n'intervenait pas lorsqu'il était nécessaire ou dans les moments d'inévitables embuscades. *C'était d'une manière presque délibéré qu'elle agissait, afin d'effrayer les gens de bousculade et de montrer ensuite qu'il n'était pas bien*

au pèlerinage, disait une de ces vieilles femmes. Précisément dans ce moment-là, une escouade de quatre policiers provenant des Chemins de Fer (la Police TF) et un gendarme font leur apparition. Ils jettent un regard incisif de tous côtés et à tout le monde. Ils s'en vont aussi rapide qu'ils sont arrivés. Les quatre vieilles femmes deviennent de plus en plus petites dans leurs chaises, écrasées par l'autorité de leurs uniformes. Après leur départ, elles se mettent à parler sur la nécessité, je cite, *de l'ordre et discipline,* si importantes pour un pèlerinage. Lors de notre séparation, quand le train entrait dans la gare de Iassy, elles m'ont offert des fleurs et du basilic frais, *pour avoir quelque chose à apporter à la Sainte.*

12.00h. L'arrivée dans la Gare de Iassy

Le voyageur récemment débarqué à la gare de Iassy n'aperçoit rien de particulier sur l'existence du grand pèlerinage, aucune affiche, bannière ou autre signe distinctif. Il n'y aucune indice ou point d'accueil pour les pèlerins, rien du tout. J'allais retrouver plus tard une sorte de « bureau d'information » appartenant à la Mairie de Iassy dans le centre de la ville même. Dans une tente en plastique, deux policiers communautaires, donnant l'impression d'un trop-plein dans leur uniforme très serré, partagent des dépliants photocopiés. Je me rends à la gare de Iassy. Pourtant, on ressent la présence du flux de pèlerins qui cherchent instinctivement la direction vers la Cathédrale Métropolitaine. Les « vieux » pèlerins (entre guillemets), ceux qui connaissent déjà le plus court chemin pour faire la queue, n'hésitent plus et se jettent, tout au long du boulevard, sur les quais du tramway et la rue pleine de trous. Une partie d'entre eux s'arrêtent dans les petits magasins alimentaires au rez-de-chaussée des immeubles d'habitation pour « compléter » leurs provisions d'eau et aliments.

A mon tour, je me dirige vers la Cathédrale, entouré de pèlerins. Ils sont faciles à reconnaître, non seulement à cause de quelques traits

caractéristiques (la chaise pliante de camping sous les bras, par exemple) mais plutôt d'après leur marche pressée, tel les gens qui ont un but précis. Il suit alors un premier contact avec ce qu'on appelle le *pèlerinage ressource*. Une gitane vendeuse, l'âge incertain, propose aux intéressés divers modèles de peignes en os sculpté, une véritable rareté. Pas loin de la gare, les pèlerins sont accrochés par deux jeunes correctement vêtus, costume-cravate. Extrêmement polis. Après avoir dit leurs noms, ils nous demandent de participer à « un sondage d'opinion ». Ils sont des étudiants à la Faculté de Théologie Baptiste de la ville, même s'ils ne dévoilent pas leur identité qu'à la fin de l'enquête, après mes insistances. Je reçois un CD. Sur la couverture il est marqué en gros caractères « la Bible ou le mysticisme? », ainsi que le Nouveau Testament, en format de poche. Les pèlerins se laissent questionnés d'un plaisir évident, je crois même qu'ils interprètent le geste de ces deux comme une forme de reconnaissance de leur condition de pèlerin.

Au centre de la ville, on a dressé une tente blanche avec une croix rouge. Trois jeunes promeuvent le programme *Mouvement pour la santé*, ils s'offrent volontairement à mesurer la tension, ils offrent des conseils en matière de diète, etc. Ils sont membres de l'Église Adventiste, même s'ils n'affichent pas directement leur appartenance. De même que l'autre groupe néo-protestant rencontré avant, ils utilisent le pèlerinage comme une ressource utile pour le contact avec le public qu'autrement ils n'y arriveraient pas communément.

Le 14 octobre 2009. 03. 30h du matin

Il fait du brouillard et un froid humide. Les gens se rangent en hâte dans le fil d'attente sans changer aucun mot entre eux. Tous mesurent des yeux la longueur de la queue et le temps d'attente y associé. A chaque repère visuel correspond un certain nombre d'heures. *L'année passée, j'ai commencé la queue d'ici, à partir du*

*bain (il s'agit d'un ancien bain public, témoignage de la présence juive dans la ville) et je suis arrivé à la sainte environ 11 heures du matin, j'entends quelqu'un autour de moi. Peut-on parler de la « chance » quand on veut entendre ce qui se passe lors d'un pèlerinage ? Cette fois-ci, j'ai la chance d'entrer en ligne près d'un groupe de quelque 15 personnes, hommes et femmes, originaires de Matca, un village du sud de Galatsi. Une localité renommée pour sa production de légumes – d'ailleurs, tant qu'ils sont restés dans la ligne, les hommes n'ont pas cessé de parler sur les divers marchés du pays où ils ont été présents avec des fruits et des légumes. Les « Matcashi », comme ils s'appellent eux-mêmes, s'encouragent réciproquement pour résister au froid de plus en plus persistant et à la fatigue provoquée par rester debout trop longtemps. Les hommes ont des disputes légères avec les gendarmes qui leur demandent ne plus sortir de la ligne et ne plus dépasser la ligne de la palissade métallique de control. Dans la lumière malade de l'éclairage publique, la fumée des cigares s'élève vers le ciel en volutes violettes. Ensuite, ils regardent les jeunes gendarmes vêtus de tenues d'intervention et affirment admirativement : on y a concentré six unités de gendarmes provenant de six villes de Moldavie. Ils fument ardemment des cigarettes. L'odeur du mauvais tabac se répand partout. Leurs femmes semblent être plus disciplinées. Elles ne sortent pas de la ligne, ne fument pas, ne font pas d'incessantes marches pour s'acheter du café. Mais d'autant plus, elles se disputent avec leurs maris: *Comment crois-tu toucher à la sainte avec ces lèvres profanées par des cigares*, admoneste une d'elle. Les hommes ne répondent rien, sauf qu'ils cessent de rigoler. Cette obsession de l'immondice, de la souillure du sacré, je l'ai rencontrée plus tard à une colporteuse gitane âgée, qui vendait des mouchoirs et lingerie pour le corps. *On touche les mouchoirs du cercueil, ensuite on les porte dans le sac ou les poches, me dit la femme. On peut s'enduire la où on a mal. Mais n'en touche pas du tout le nez, c'est un grand péché.* La contami-*



nation au sacré est foudroyante, et sa mauvaise utilisation peut avoir des conséquences funestes – voilà ce que la vendeuse ambulante a voulu me transmettre.

06.30h du matin

Selon mes estimations, j'ai avancé à peu près 70 mètres linéaires, pas plus. *Seulement à partir de maintenant le fil d'attente commence à nous travailler*, dit quelqu'un derrière moi que je ne peux pas identifier. Un vieux très râpé raconte, à qui a envie de l'écouter, la vie et les merveilles de la Sainte Parascève. Une sorte d'état d'esprit *bon enfant* flotte dans l'air. Les gens commencent à bavarder timidement, des sujets divers, liés surtout de la vie quotidienne et le pèlerinage. La surveillance des gendarmes devienne de plus en plus vigilante. Toujours pour tuer le temps, un des Matcashi sort de la ligne. Il achète des fleurs, se retourne rapidement les bras chargés de chrysanthèmes presque sauvages. *Regardez-lui, bonnes gens, il semble sortir de l'émission de celui d'Antena, Mircea Radu, De l'amour* [émission populaire de télé-réalité roumaine], s'extasie un d'entre eux. Tout le monde éclate de rire. A ce moment, un

couple qui peut passer comme singulier dans la vie réelle mais tout à fait naturel dans ce cadre fait son apparition. Deux retraités, mari et femme, emporte, chacun d'une anse, un panier en osier plein de beignets chaudes. Ils servent à tous ceux qui en veulent, ainsi qu'un verre de vin rouge d'une bouteille en plastique. Les Matcashi prennent tous des beignets, remercient poliment, pour qu'il en soit à leurs âmes et d'autres pareilles réponses assez habituelles dans telles occasions. Un des hommes regrette, à haute voix, que le vin n'ait pas chaud, afin qu'il se réchauffe un peu. En effet, le froid était devenu piquant lors de l'aube. Le fil d'attente semble s'être transformé dans un animal vif, doué de sa propre vie. On commence à nous sentir proches l'un de l'autre, cet état-sentiment de *communitas* se forme, l'essence du pèlerinage, analysé soigneusement par l'anthropologue Victor Turner dans son livre « Image et pèlerinage dans la culture chrétienne », publié en 1978. Une femme du groupe des Matcashi, me dit à voix basse, pour ne pas être entendue par les autres, qu'elles ont « de bons maris, qui ne boivent pas ». Et d'autant plus, ils fréquentent la messe de dimanche ou les fêtes pendant l'année, s'ils ne partent pas avec des travaux dans le pays.

On arrive dans une zone où les piliers sont marqués en chiffres, comme des stations d'auto-bus. Du papier imprimé, en format A4, est plastifié et fixé sur les piliers d'éclairage public et sur d'autres repères naturels (les haies, les murs des maisons) à presque deux mètres d'hauteur. Soudainement, ceux qui m'entourent semblent être tirés de l'engourdissement qui les avait envahis. Ils commencent à lire à haute voix les « stations » restées jusqu'à la grande rencontre. Plus tard, pendant le pèlerinage au Saint Dimitri le Nouveau à Bucarest (27 octobre), j'ai trouvé le sens de ces chiffres après avoir discuté avec une étudiante en médecine, une volontaire de la Croix Rouge. Elles servent à la régularisation du flux des pèlerins et à l'orientation en cas d'urgence médicale ou d'autre nature, comme point de repère visuel. Je répète, j'ai vu sur le terrain son effet psychologique extraordinaire sur les pèlerins.

Un cri agitait les esprits: *Protévé est arrivé !* *Proétev* est le nom générique qui est attribué à n'importe quelle chaîne de télévision y présente¹. Effectivement, quelque part devant, on peut voir la lumière aveuglante d'un réflecteur et un jeune reporter qui sait beaucoup sur ce qui s'y passe, selon la formule de présentation déjà consacrée dans le jargon media. Chacune des personnes trouvées dans la ligne entrent instantanément en jeu, tout en construisant instinctivement l'image du pèlerin devant les caméscopes: ils plient les chaises, les femmes s'arrangent les foulards sur la tête, les hommes jettent les cigares, etc. J'ai rencontré ce comportement devant les caméscopes dans tous les pèlerinages auxquels j'ai participé en Roumanie. Grace Davie, dans une étude dédiée à la religiosité contemporaine, croit que le ritualisme moderne porte la suivante marque spécifique: les êtres humains s'autodéfinissent comme protagonistes des actions rituelles, véritables auteurs et acteurs, à la différence du ritualisme soi-disant « traditionnel » dans lequel toute action est conduite par un nombre restreint de personnes, clercs ou laïques. Je crois que le cas qu'on a étudié, les medias remplissent justement ce rôle,

d'amplificateur de l'individu, **protagoniste et auteur** du pèlerinage.

Finalement, l'équipe de télévision s'arrête à quelques mètres devant le mini-groupe auquel j'appartiens. Les gens visiblement déçus, entrent de nouveau dans l'état d'attente habituelle. Je pense écrire une étude à part sur l'évolution de la réflexion des pèlerinages dans les médias qui oscille entre l'idéalisation pieuse du pèlerinage, au combat pour des *sarmale*, vus comme *moteur d'action*, selon l'expression de l'anthropologue roumain Vintilă Mihăilescu, utilisée dans un article dédié à la « déconstruction des *sarmale* », un aliment générateur d'ordre sociale dans les pèlerinages.

Notes tirées directement du carnet de train, 08.30h du matin, presque 5 h d'attente

– Le fait que tout le monde écrit des instables sur des feuilles volantes et carnets facilite la tâche du chercheur qu'autrement il serait suspect aux yeux des autres avec sa préoccupation de noter tout le temps quelque chose dans un carnet.

– Le pèlerinage catholique. L'épreuve physique c'est la marche. Le pèlerinage orthodoxe est comprimé spatialement. L'épreuve physique c'est rester forcément debout. La lourdeur du corps. Extensions possibles et interprétations théologiques de l'attente.

– La force du pèlerinage réside dans la force du groupe. Les paysans des villages de Moldavie l'ont très bien compris, ils restent groupés, compacts. Economie d'énergie dans l'état le plus pur.

– La volonté individuelle est atomisée après quelques heures d'attente, en devenant partie d'une sorte de volonté collective du groupe.

A 09.30h du matin, après six heures d'attentes, je quitte la ligne sous les regards désapprobateurs de mes voisins. Le gendarme qui se trouve à côté de moi me demande si je veux aller à la toilette ; il n'arrive pas à comprendre comment peut quelqu'un abandonner si proche du

but final (il me fallait encore deux heures, deux heures et demie d'attente – *si Dieu et la Sainte nous aide pour que les parlementaires n'apparaissent pas pour « couper » le fil d'attente*), dit une voix près de moi. Une fois sorti de la ligne, je me dirige vers la petite esplanade devant la Cathédrale, là où la messe consacrée à la Sainte Parasève aura lieu. Mais avant d'y arriver, je parcours du regard encore une fois l'immense ligne, cette fois-ci en sens inverse. Ce qui me frappe dans cette incroyable diversité c'est l'absence des prêtres et des moines. Ou, pour meilleur dire, leur non-présence est aigue, on s'attendait les y trouver non pas comme des administrateurs du sacré et de l'événement mais en tant que bons pasteurs, au milieu de la foule. Dans une ruelle retirée auprès de la Cathédrale, s'arrête une limousine noire immatriculée dans une ville de Moldavie. L'évêque local descend lentement de la voiture. Je tire mon chapeau tricoté sur mes oreilles, je mets au dos mon sac de pèlerin, je boutonne attentivement mon manteau en cuir détérioré et encore mouillé par la pluie. Je m'approche de Sa Sainteté et je lui demande comme un « simple pèlerin » pourquoi les prêtres et les moines ne se trouvent pas dans la ligne pour remonter les pèlerins. Au début, il semble tout étonné de mon audace. Il ne sait pas si je suis quelqu'un de sérieux, un farceur trublion ou un *faible d'esprit*, qu'on rencontre des milliers dans ce périmètre, ce moment – le pèlerinage attire comme un aimant une foule de marginaux, mendiants et exclus. Il se rétablit rapidement.

En me regardant droit dans les yeux, l'homme de l'Eglise cible d'un doigt un point imaginaire trouvé au-dessus de mon cœur, ensuite il s'adresse directement avec une familiarité surprenante: *Ecoute-moi bien ! Quand tu vas dans une fabrique, tu en parle ainsi avec le directeur ? Que fait-il ? Il travaille, manage ou il parle avec des gens comme toi, ce directeur ?* Sans attendre ma réponse, l'évêque s'en va lentement vers la Cathédrale Métropolitaine, entouré des prêtres-adjudants issus de nulle part, là où il célèbre la messe accompagné par les autres prélats.

Le 14 octobre, 11.00 – 13.00h

La messe consacrée à la Sainte Paraschiva est en plein déroulement. Sauf les pèlerins trouvés en ligne, on peut saisir deux grands groupes d'hommes. Le premier assiste à la messe, serré à l'étroit devant l'estrade, les yeux fixés sur un écran gigantesque, comme celui d'un stade du foot. Un autre groupe, très hétéroclite, est présent à cette grande attraction qu'est le pèlerinage. La cinétique est culminante, ce sont les seuls moments d'une véritable bousculade que j'ai vu jusque là. Deux courants humains, pareils les deux *Gulf Stream* en miniature, donnent naissance à diverses disputes et altercations entre ceux qui veulent participer à la messe et les autres, touristes ou curieux. A un moment donné, la ligne se désorganise totalement. Le bruit court que les *parlementaires* de Bucarest sont venus, dénomination générique accordée ici à n'importe quelle officialité. On les permet d'entrer prier sans attendre, ce qui détruit la dynamique de la rangée. Ceux de derrière ne comprennent pas ce qui se passe, ils poussent, la situation devient critique. L'état de colère est visible. Dans l'écran d'un caméscope de télévision, une femme cri tellement fort afin que tout le monde l'entende : ***la Sainte, chère petite Sainte, elle n'appartient pas aux parlementaires ou aux prêtres ! Elle est à nous, le peuple !*** J'avoue que je me suis arrêté, tout ébloui. Le cri de cette femme enfermait toute la complexité de la relation entre le pèlerinage et la religion populaire. L'église conçoit les saints comme des médiateurs entre l'homme et la divinité. La religion populaire n'en pense pas comme ça parce qu'elle **s'arrête** simplement aux saints. C'est ainsi qu'un état de communication extrêmement intense avec le sacré s'institue, état que la théologie officielle n'a pas voulu et su l'analyser au cours du temps mais qui, en voilà est une réalité de terrain. Selon d'innombrables points de vue, les pèlerinages montrent tout le pouvoir de créativité et spontanéité de la religion populaire, apaisé avec peine par l'Eglise. La religion popu-



laire cache des désirs et des besoins profonds du sacré que la religion « officielle » ne peut pas les satisfaire. Ou bien, selon François Isambert, éminent sociologue des religions, « *la religion populaire doit beaucoup aux gens et moins aux livres* ».

L'image du pèlerinage en tant que scène publique surgit ainsi dans toute sa splendeur. Dans tous les coins de la cathédrale il y a des éventaires. De grands ou petits éventaires où on vend des objets religieux sont répandus aux alentours de la cathédrale. Ștefania Stoica, artiste. Elle présente elle-même ses CD contenant des *doîna* – balades lentes, douceâtres. Devant sur la table en bois c'est écrit « Musique religieuse ». L'artiste s'est construite une image pieuse (voile noire, robe longue, correcte) et quand elle n'est pas sollicitée par ses clients, elle tient les mains croisées sur la poitrine. Les CD sont réalisés artisanalement, directement sur des cédéroms blancs, sans aucune inscription. Seulement l'image de l'artiste sur la couverture, regardant le ciel comme une Madone affligée.

L'inventaire des objets religieux proposés à la vente, la manière dont ils sont affichés et arrangés, la négociation du prix, etc., pourrait en constituer l'objet d'une présentation spéciale. Juste une courte représentation : des montres phosphorescentes et un crucifix, 20 lei. *Il marche avec un chargeur Nokia, Monsieur*, affirme avec une voix alléchante le vendeur. Un sachet à l'ouate bénie Sainte Parascève plus de l'encens, plus mini-icône plastifiée, tout introduit dans un cube en plastique, coûte 3 lei. Une chandelle et du charbon plus de l'encens, 10 lei. D'un regard plus attentif, l'enveloppe en carton vendu sous le nom d'« encens » s'avère une quelconque essence indienne comme on peut trouver dans n'importe quel magasin oriental en Occident. Des chandelles fumantes remplissant l'air d'un parfum oriental. Dans leur immense majorité, les objets vendus sont fabriqués en Chine, y compris les vêtements des prêtres. Les icônes proviennent aussi de Russie, via Chișinău. Il est très difficile sinon impossible de trouver sur les éventaires des objets qui jusqu'aux années 1990

appartenaient à l'artisanat monastique: des croix et crucifix sculptés, des œufs décorés, des icônes peintes à main, des serviettes, etc. Toujours aux éventaires on peut acheter un tas de publications religieuses. Editées généralement d'une manière très précaire (des photocopies liées manuellement), elles sont difficiles à trouver ailleurs, vu leur distribution presque absente. Des feuilles volantes, des brochures éphémères (*Jésus le vainqueur*, est le nom d'une d'entre elles), livres de prières. Pourtant, le passage publiciste est dominé par les livres dédiés au Père Arsène Boca, d'une part, et, d'autre part, par les livres de Dan Puric². Dans beaucoup de cas, on a pu observer comment les deux livres « Qui sommes ? » et « Sur le bel homme » se trouvaient exposés parmi d'autres volumes aux sujets ésotériques ou naturistes. Devant un tel éventaire aux objets religieux, j'ai réussi à discuter avec un gendarme trouvé à la fin de sa journée de travail. Il a dû surveiller dans le point le plus névralgique, juste à côté du cercueil. On engage facilement le dialogue surtout après constater avoir le même but : on cherche des icônes « roumaines », autres que celles de Russie, Ukraine ou Chine. Il avoue, un peu confus, être élu à veiller justement là parce que *ils m'ont lu, ils ont senti que j'ai un penchant sur la religion*. Après que la confiance s'installe entre nous, il me propose discrètement de m'emmener devant les reliques, sans attendre au fil, lors de son prochain service.

Parmi les éventaires, un jeune homme environ 30 ans, en survêt, chaussette et pantoufles en plastique se baladait. Il a dans ses mains une liste des signatures. Il s'agit d'un candidat indépendant à la plus grande dignité de l'Etat, le Président. Chaque fois il commence son discours de début avec la proposition « *Etes-vous d'accord que les pèlerins soient laissés dormir en froid, en dehors, sur la terre, dans la Cathédrale ? Dès que je serai élu, je changerai cet état de chose !* » Ensuite il étend d'un geste déterminé, presque agressif, le tableau avec les signatures des curieux qui l'encerclaient. Les gens se moquent de lui mais il y a des personnes qui signent auto-

matiquement sans savoir réellement de quoi s'agissait.

Le 14 octobre 2009, le soir, après 18.30h

Les conditions météo sont devenues de nouveau difficiles, la température a baissé à presque 3-4 degrés. Il est en train de pleuvoir ce qui donne naissance à un sentiment de malaise parmi ceux qui se trouvaient dans la rangée. Sa composition s'est visiblement modifiée, on peut voir des jeunes de la ville, presque 25% des présents, selon mes estimations visuelles. Les pèlerins des villages de Moldavie, ainsi que les gitans vêtus colorés, provenant du nord et de l'ouest de Transylvanie, sont partis, ce qui me rappelle du dialogue avec une vendeuse des livres religieux. *Les vrais pèlerins arrivent quatre ou cinq jours avant, vers le début. Le reste, lorsque le spectacle est terminé, surtout pour bayer aux corneilles et faire des achats, se vanter aux enfants qu'ils ont été par ici.*

Dès que la nuit tombe, de véritables « installations » religieuses se créent. Des chandelles et des bougies en plastique, de petites icônes généralement représentant l'image de la Sainte Parasève. Plus tard, en parlant avec le prêtre qui avait participé au pèlerinage, el m'a dit *qu'elles servent à montrer le chemin aux pèlerins*. Vu de loin, l'effet visuel est accablant. Pendant les dernières stations, juste avant l'arrivée au cercueil, l'état de nervosité et d'impatience est maximal. Les groupes deviennent de plus en plus compacts, la bousculade toujours plus grande. *Bonnes gens, pourquoi poussez-vous comme ça, vous avez été sages jusque maintenant*, dit un gendarme qui essaie rester calme. Une dame qui distribue de l'aumône à la mémoire des morts, en verres de plastique déclare qu'elle a des amis prêtres qui sont maintenant en service au cercueil. Les pauvres, ils ne résistent plus, ils sont extenués après tous ces jours dans la foule.

Je saisis en passant le fait que les éventaires improvisés s'étendent au long de la ligne jusqu'à quelques pas du cercueil. Intégré dans cette

ligne, je m'approche du point zéro de l'attente, de la rangée, de l'ordre y établi ce soir là. Le cercueil de la Sainte Parascève est déposé sur une sorte de petite scène rectangulaire en bois, avec toit. La place est entourée de clôtures en haies métalliques de protection sur lesquels on a mis de grandes feuilles en plastique, protection contre la pluie extrêmement violente tombée un soir avant. Un lieu dans lequel a lieu le contact avec le sacré. Autour de la scène, il y a plusieurs personnes à genoux, en adoration extatique ainsi que plusieurs parents portant leurs enfants en bras, essayant s'approcher du cercueil sans attendre dans la ligne.

Tout est couvert de fleurs, le guidage des gendarmes devient de plus en plus strict. Avant de monter les escaliers vers le cercueil, j'entends une voix masculine qui nous dit à *deux lignes, à deux lignes, on avance doucement, on s'arrête pas, comme ça...* Dans le vertige émotionnel, coloré et olfactif dans lequel je suis entré, j'aperçois une dame qui essaie de déposer un grand chiffon blanc sur le cercueil. Le chiffon, héritier de ces linceuls de lin appelés *brandea* avec lequel on couvrait les reliques dans l'Antiquité Tardive, est retiré d'un geste d'expert par un prêtre qui veillait près des reliques. Un autre prêtre gère les instables et le récipient métallique sigillé contenant l'argent introduit par les pèlerins, trouvé juste à la montée sur la scène. Alphonse Dupront croit que de telles pratiques représentent en effet une restitution symbolique du don reçu de la part d'un saint guérisseur. Le sujet apporte de bon gré une partie de soi-même en tant qu'offrande, en s'engageant, selon l'expression de Alphonse Dupront, dans un rencontre dramatique, dans le cadre de ce compliqué rite de passage.

Après avoir sorti de ce tunnel de la rencontre avec le sacré, les gens semblent enivrés et heureux. Quelques uns d'entre eux, même affaiblis. Les fleurs et le basilic déposés sur le cercueil de la Sainte sont redistribués aux autres par un groupe de jeunes gens. Je me permets de citer dans ce contexte un passage tiré du livre *L'Homme et le Sacré* par Roger Caillois, très utile pour

comprendre le moment zéro de tout pèlerinage de ce type:

« *Sacralisé et détaché du profane, l'homme doit rester loin de lui tant que dure son état de pureté ou de consécration. D'ailleurs, il n'en peut pas le garder longtemps : s'il veut s'assurer l'existence physique même, il doit revenir à l'usage de tout ce qui maintient et serait compatible avec la sainteté. Cette mise en relief des rites d'entrée-sortie qui permet le passage d'un monde à un autre, tout en respectant l'étanchéité de ces deux à la fois, est une des plus précieuses contributions à l'étude du sacrifice apporté par l'histoire des religions* » (éd. Nemira, Bucarest, 2006, n.t)

Le 15 octobre 2009, chemin de retour à Bucarest. Dans le train

Un dialogue avec une jeune femme médecin, spécialisée en maladies de nutrition et diabète. Originaire de Iassy, elle travaille comme médecin en même temps que professeur associé à la Faculté de Médecine de la ville. Elle vient à Bucarest pour un stage intensif en vue de se préparer pour un appareil complexe d'analyse rapide du sang. Elle ne semble pas être intéressée par le phénomène du pèlerinage mais pas complètement indifférente envers l'état de la religion aujourd'hui. Elle loue fortement les vertus curatives et les principes sains du carême. Elle me dit que le nombre de pèlerins semblent augmenter chaque année, depuis 1990 jusqu'à présent. Pour elle, le nombre des pèlerins de Iassy est proportionnel avec le temps qu'il fait et le nombre de reliques « invités ». Plus il y a des cercueils, plus il y a des pèlerins. Elle me parle de ses amis médecins qui ont *expérimenté le pèlerinage*. Elle me demande pourquoi suis-je si intéressé par ce sujet. ***En fin de compte, le pèlerinage ne peut pas s'expliquer. Et moi je crois, mais je crois à ma façon***, dit la femme médecin. Le train entre dans la gare de Bucarest. On se dit au revoir en hâte. Toujours comme ceux qui se quittaient à Iassy après des heures d'attente, mis en rang comme des pèlerins.

En guise de conclusion

1. L'étude des pèlerinages est un acte complexe qui reflète l'histoire d'un pays, du sentiment religieux, du rapport entre tradition et innovation. De la société toute entière. Comme on le sait, il n'y a encore une théorie généralement valable sur les changements dans le cadre de différents systèmes religieux du monde. La recherche des causes générales, définitives, ultimes du changement conduit fréquemment soit à de fausses évidences soit à une causalité nuisible. Voilà pourquoi je crois que l'étude des phénomènes tels les pèlerinages contribue à la compréhension des forces discrètes qui façonnent chaque segment de la société, en particulier l'Église et son rapport avec la modernité. L'essentiel réside ici : la pratique religieuse a-t-elle changé ces derniers vingt ans ? Et si la réponse est **oui**, dans quel sens ? En partant des pèlerinages comme phénomènes paradigmatiques, il faudrait se demander quelle est la nature, la profondeur et l'engagement des changements actuels ?

Quand j'affirme cela, je ne me réfère pas naturellement à l'élément théologique du problème. L'Église orthodoxe (et ce n'est pas uniquement son cas mais à d'autres cultes de Roumanie, chacun avec son spécifique) a subi des changements visibles dans son **style** d'être présente dans la société, dans ses rapports avec le pouvoir politique et dans ses discours officiels. Sans parler de son image reflétée dans les médias ! A tous ces changements, les fidèles ont répondu souvent soit par la réinvention de quelques formes de cohésion, tels les pèlerinages, soit par des formes variées d'opposition et résistance, telle la fameuse **blogosphère orthodoxe**, gouvernée par l'intolérance, le fondamentalisme et le repli dans un site autosuffisant.

L'ampleur des pèlerinages en tant que réaction au changement et à la modernité donne la mesure entière des tensions qui existent actuellement au sein de l'Église orthodoxe, du passage de ce **désert de la modernité**, passage accompagné de conflits, émotion et malentendus inhé-

rents à tout procès important de réorganisation. En gardant le même registre, on peut se demander si l'Église dispose d'un discours unifié et fiable pour lui permettre de définir sans ambiguïtés « ses rapports avec le monde ». La théorie et les démonstrations théologiques (y compris les pèlerinages) semblent n'être plus capables de communiquer la vérité devant la pression et le désir ambiant d'apprendre ce qui se passe « **en réalité** » à l'intérieur des phénomènes de masse semblables.

2. L'expérience du pèlerinage. Quand un chercheur pense dire tout sur un pèlerinage, en essayant de le modéliser en vue de lui conférer la dimension paradigmatique signalée là-haut, finalement il a l'impression qu'il n'a rien dit. Catherine Mayeur, anthropologue française, disait à la fin d'un livre admirable dédié aux pèlerinages coptes et musulmans dans l'Égypte contemporaine, les suivants : « *A la fin de longues années d'étude et des milliers de pages consacrées au phénomène, je constate avec joie qu'il n'y a rien qui puisse expliquer la beauté d'une chanson soufie dans le silence de la nuit* ». La majorité des auteurs que j'ai parcourus et ont choisi le pèlerinage comme « terrain » d'étude, laisse à entendre qu'il existe **quelque chose** là qui ne peut pas être saisi en mots, une noix forte qui ne se laisse pas casser si facilement avec les outils de la sociologie et de l'anthropologie. Voilà en effet où réside la difficulté mais aussi le plaisir que je ressens pour un tel sujet.

3. Je voudrais souligner encore deux choses, en apparence contradictoires. Les pèlerinages existent, apparemment en bon état de santé et ils ne cessent pas de se multiplier. La foule présente s'avère de plus en plus nombreuse chaque année, même si **uniquement** les statistiques de la Gendarmerie Roumaine, si elles existaient, pourraient fournir des chiffres exacts du phénomène. Dans le cadre d'un programme apparemment immuable et guidé par l'Église, les pèlerinages présentent un certain nombre de comportements, individuels et collectifs, qui prolongent en dernière analyse une réalité séculaire. Les

pèlerinages attirent des faveurs et la participation d'une large catégorie sociale des fidèles. En dehors des apparences, les pèlerinages actuels cachent des pertes de dynamisme et d'importantes substances. De ce point de vue, des exclamations telles *le pèlerinage à la Sainte n'est plus comme autrefois* ou *Moi je crois à ma façon* sont complémentaires. Il ne s'agit ni d'idéaliser tout bêtement ni d'une constatation stérile sous la masque de l'impartialité académique.

Le contexte social en changement (et quel changement surtout dans les régions rurales de Moldavie !) met à l'écart petit à petit le monde rural des pèlerinages. Et on ne parle pas du vieillissement de la population ou de la migration massive. En observant et essayant de comprendre ce que le pèlerinage représente réellement, je me suis demandé s'il ne s'agit pas de certaines formes de survie gagnante de la religion orthodoxe, recyclées et adaptées au style de vie moderne. Le kitch envahissant en tant qu'expression de perte de la substance théologique profonde du pèlerinage est écrasant, personne n'en peut nier. Les vieilles significations du pèlerinage, liées au respect de la hiérarchie sociale et familiale, sont remplacées par des comportements anomiques insérés dans un nouveau type de comportement religieux, fondé notamment sur le superficiel et la ritualité déserte.

Mais d'autre part, la fête du pèlerinage est enracinée dans l'imaginaire collectif, dans ses coutumes motrices et dans l'autoreprésentation de soi tant de l'Eglise que des fidèles. Elle est devenue l'expression privilégiée du symbolisme so-

cial. Mais la dynamique de son déroulement, qu'on n'a pas pu illustrer ici qu'une partie insignifiante, laisse s'entrevoir sa pénétration d'un tas d'éléments de la modernité analytique et rationnel et la l'augmentation des significations accordées au pèlerinage. Cela est visible pas seulement dans la manière dont les médias représentent le phénomène, vacillant entre l'événement pur et des explications pseudo-scientifiques, mais aussi dans la manière dont une foule de fidèles répondent à l'appel au pèlerinage d'une façon individuelle, en dehors du contrôle de l'Eglise.

Tout comme dans d'autres cas de pèlerinages contemporains du monde chrétien, l'Eglise **ne contrôle pas** intégralement ce qui s'y passe, ils symbolisent également une sorte de pratique individuelle, ranimée par la modernité. La situation devient de plus en plus compliquée si on prend en compte le nombre de plus en plus grand de ceux qu'on peut appeler « chrétiens modernes », en pratiquant une religion « consciente », ceux qui ont abandonné les positions traditionnelles de la religion populaire afin d'adopter, paradoxalement pour certains, celles de la religion officielle, fondée théologiquement et pratiquement.

Pour le moment, la trajectoire roumaine des pèlerinages orthodoxes reste imprévisible et difficile à déterminer. Est-ce qu'on se dirige vers un avenir conçu de formes inédites de croyance, mélange hybride entre pérennité et innovation, dépendantes de facteurs qu'on appelle « religieux » et « profanes » ? Pour ne pas les confondre, j'ai essayé les conjuguer dans ce texte.

Notes:

¹ PRO TV a été la première télévision commerciale à voir le jour en Roumanie, en 1996. Depuis, PRO TV est devenu le symbole d'un certain « style » de faire de la TV, libre, innovant et décomplexé, toujours callé sur l'événement.

² Acteur roumain, qui donne aussi des « conférences » sur la culture et la spiritualité roumaine et orthodoxe, connaissant un large succès auprès du public.